

Lever de rideau sur quatre superspectateurs

Patricia Belzil, Mélanie Carpentier, Sophie Pouliot et Michel Vaïs

Numéro 164 (3), 2017

Publics

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belzil, P., Carpentier, M., Pouliot, S. & Vaïs, M. (2017). Lever de rideau sur quatre superspectateurs. *Jeu*, (164), 14–19.

Lever de rideau sur quatre superspectateurs

Patricia Belzil, Mélanie Carpentier, Sophie Pouliot et Michel Vaïs



Portraits de spectateurs de haut vol : chacun à sa manière, Jacinthe Deslauriers, Robert St-Amour, Lucie Leblanc et Normand Desmarteau sont de réels passionnés des arts du spectacle vivant, discrets mais inspirants.

Patricia Belzil

JACINTHE DESLAURIERS, LA FIDÈLE ABONNÉE

Jacinthe Deslauriers est la spectatrice dont rêvent tous les directeurs de théâtre: une abonnée curieuse, exigeante mais néanmoins bon public. Il y a toujours quelque chose, dans une proposition théâtrale, dont elle fait son miel.

Travaillant dans les communications au sein de la fonction publique, elle est abonnée à la Licorne, au TNM, à l'Espace GO et au Rideau Vert. Elle ne choisit pas d'aller voir un spectacle après en avoir lu la critique. En fait, elle trouve cette dernière souvent complaisante, et s'ennuie de l'ancien critique du *Devoir*, Robert Lévesque: «Il était acerbe, mais il possédait une vaste culture littéraire et théâtrale.»

Ses premiers souvenirs sont des pièces pour adultes, car à Val-d'Or, dans les années 1970, il n'y avait pas de théâtre pour enfants. Elle assiste, petite fille, aux spectacles de tournée de la Compagnie Jean Duceppe, notamment. Elle adore ça; un peu, songe-t-elle rétrospectivement, comme elle aimait les téléromans. Ce type de théâtre s'en approchait, au fond... Malgré cet accès limité, les goûts de la jeune fille se dessinent: devant *Un chapeau de paille d'Italie*, elle comprend que le vaudeville, bien peu pour elle, tandis qu'elle est enchantée par *Bachelor* avec Pauline Martin. Ce premier spectacle solo, avec une seule comédienne – mais quelle comédienne et quel personnage! –, la ravit.

À Montréal, où elle vient poursuivre ses études, elle retrouve, après quelques années, le théâtre... et y subit son premier électrochoc: *Cabaret Neiges Noires*, dont elle raconte encore avec passion, pêle-mêle, l'esprit rock and roll, les siphons à toilette comme couvre-chef, le cynisme des créateurs de la génération X-la sienne. Mais la *Lolita* de Dominic Champagne la décevra autant que l'a séduite *Cabaret*... L'exigence de Jacinthe l'empêche d'être une incondionnelle: les metteurs en scène dont elle apprécie le travail doivent



© Mathilde Corbeil

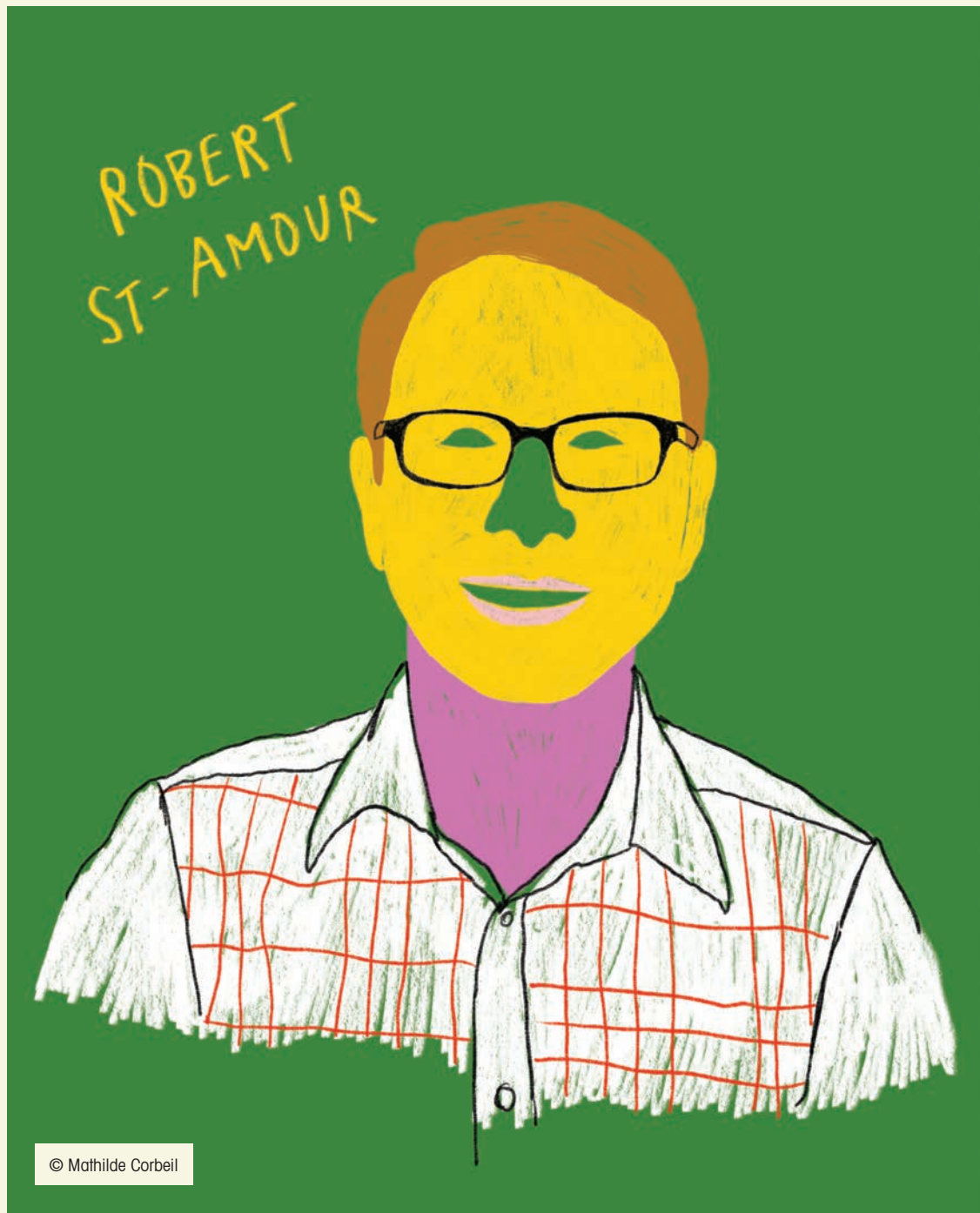
continuer de la surprendre (redondante, selon elle, l'utilisation de la vidéo par Denis Marleau dans *Avant-garde*).

Par-dessus tout, elle aime les acteurs. Le jeu d'un seul comédien – tel le puissant Jacques Newwashish dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou* – suffit à rendre son expérience positive. Se disant timide, elle admire la présence de l'acteur, et cet acte de monter sur une scène et de dire : « Regardez-moi. » Le théâtre participatif, on l'aura compris, ce n'est pas sa tasse de thé : l'idée qu'on convoque sur scène un spectateur la mortifie ! Le quatrième mur est une excellente chose... Jamais elle n'aurait assisté nue à *Nudité* du Grand Théâtre Émotif, dont les comédiens demandaient au public de « revêtir » le même « costume » qu'eux. Chacun son rôle !

Mais c'est l'esprit ouvert qu'elle renouvelle ses abonnements. Elle aime profondément le théâtre, cette possibilité qu'il se produise quelque chose à partir de rien : un acteur prend la parole debout sur une pile d'annuaires, et le théâtre advient. Les entractes ? « Le coït interrompu ! » Quand c'est bon, pourquoi s'arrêter ? Et quand c'est mauvais, les choses s'améliorent rarement après... Mais ça permet de se sauver en douce, si on a assez souffert, ce qu'elle fait sans remords à condition que ça ne dérange pas. Rien ne l'exaspère autant que des gens qui parlent ou, pire, qui textent pendant un spectacle.

Choisit-elle alors sa place près de la scène pour faire corps avec la représentation et subir le moins d'interférence possible ? « Ah non, trop gênant, et avoir dans son champ de vision les coulisses, les cintres ! Voir un acteur se recoller la moustache, non, pitié... » Pour elle, la magie opère donc parfaitement, par exemple, depuis la première rangée du balcon au TNM, où son regard embrasse toute la scène.

Jacinthe Deslauriers ne se déshabillera pas pour aller au théâtre, mais c'est l'âme nue, sans *a priori*, qu'elle y retourne saison après saison.



Mélanie Carpentier

ROBERT ST-AMOUR, LE SCIENTIFIQUE MORDU DE DANSE

Voilà près de 15 ans que Robert St-Amour suit avec assiduité la scène montréalaise en danse. Amateur de spectacles grand public tout comme de créations d'artistes émergents, ce professeur de chimie près de la retraite n'a pas froid aux yeux. Dans ses temps libres, il relate ses aventures éclectiques et partage ses impressions sur son blogue, *Sur les pas du spectateur*. L'écriture a toujours fait partie intégrante de l'engouement de ce superspectateur pour le moins atypique.

Bien que la danse l'ait intéressé dans sa jeunesse, cette discipline était néanmoins sortie des radars de ce professeur très occupé. C'est la plume de Fabienne Cabado, alors critique à *Voir*, qui lui redonne la piquette: «À l'époque, on avait la possibilité de réagir à ses articles sur le site Internet du journal. Je me prenais alors au jeu. Le fait d'écrire et d'échanger me donnait le goût d'aller découvrir le travail des artistes.» Porté par la curiosité, il assiste à un premier spectacle: *Babylone* de Paula de Vasconcelos. Un déclic se produit. Puis, de fil en aiguille, grâce aux programmations des maisons de la culture, il découvre une panoplie d'univers chorégraphiques et tombe sous le charme d'une poignée de créateurs et d'interprètes.

Ce qui le fascine tant dans l'art du mouvement, c'est son pouvoir d'évocation et sa facilité à générer des émotions: «Je cherche essentiellement à être touché par ce que je vois, mais je suis aussi à l'affût d'une signification. Pourtant, je suis une personne plutôt verbale, je me considère même comme un handicapé du geste. C'est donc d'autant plus touchant pour moi de voir le sens émerger des mouvements. C'est comme si je trouvais en scène une part complémentaire à ce que je suis.»

Pour décrire sa passion, Robert parle avec humour d'un «plaisir solitaire», car, effectivement, c'est souvent seul qu'il assiste aux spectacles: «Je n'ai pas réussi à convaincre

grand-monde de me suivre, mais j'entends de moins en moins de préjugés sur la danse contemporaine. Je pense que pour apprécier cet art il faut apprendre à se laisser aller, se méfier aussi des premières impressions et se donner la chance de se tromper.» Lui-même a déjà eu de premières réactions négatives à certaines pièces; celles de Nicolas Cantin, pour ne pas le nommer: «Au lieu de m'arrêter là, je suis retourné voir sa trilogie au complet. J'ai réussi à apprivoiser le créateur et je peux dire honnêtement aujourd'hui que j'aime ce qu'il fait.»

À première vue exigeante, la position de spectateur de danse contemporaine l'a certainement amené à mieux comprendre la société, à côtoyer les différences et à prendre conscience des dynamiques de pouvoir. À ce titre, la jeune chorégraphe autochtone Daina Ashbee est l'une de celles qui l'ont profondément marqué, avec sa représentation de la douleur des femmes et de la fragilité de la nature.

Cette sensibilité que cultive Robert St-Amour ne laisse pas la communauté de la danse indifférente. Ses écrits sont suivis dans les réseaux sociaux, et on vient souvent à la rencontre de ce spectateur généreux, qui affectionne tout particulièrement les spectacles de finissants, car, dit-il, «il y a là quelque chose qui [lui] fait du bien et [le] rassure sur la vie».

Sophie Pouliot

LUCIE LEBLANC, LA MENEUSE DE FOULES

La théâtrophilie de Lucie LeBlanc est plus que contagieuse, elle est épidémique! Non contente de fréquenter assidûment la majorité des salles montréalaises et de connaître de mémoire la programmation de la plupart des compagnies, elle propage son amour de l'art scénique à tout vent.

Ce qui avait tout d'abord commencé par de modestes sorties au théâtre avec des proches et des collègues de travail s'est effectivement mué en une organisation d'envergure.

«Cette année, j'ai formé des groupes pour 53 productions, ce qui équivaut environ à 2300 billets achetés», explique humblement celle qui envoie à son cercle de fidèles –comptant pas moins de 400 membres–, à la fin de la belle saison, un document présentant les spectacles pour lesquels elle prévoit former des cohortes au cours de l'année à venir. Y figurent tant des classiques que des créations, présentés sur une dizaine de scènes. Si le nombre de spectateurs rassemblés est rarement inférieur à une vingtaine, il peut prendre des proportions étonnantes. Pour aller voir *Mort accidentelle* de François Archambault à la Licorne l'hiver dernier, Lucie LeBlanc a fait l'achat de 172 billets, répartis sur deux soirs.

Comment a commencé la double vie de cette femme, passionnée de la *spectature* le soir et analyste d'affaires pour une compagnie d'assurance le jour? Grâce à nul autre que Michel Marc Bouchard, qu'elle a rencontré en 1997 dans une soirée entre amis! Désireuse d'aller voir ses *Muses orphelines*, elle a rassemblé une douzaine de convives enthousiastes à l'idée de partager l'expérience théâtrale et de jouir du tarif réservé aux groupes. Vingt ans plus tard, Lucie LeBlanc est reconnue comme un phénomène unique dans le milieu.

Certains artistes la vénèrent. D'autres vont jusqu'à la consulter. C'est notamment ce qu'a fait Patrice Dubois en l'invitant à une répétition privée de *Five Kings*, en 2015, afin d'avoir le point de vue d'un membre du public sur sa création. Plutôt réservée, Lucie LeBlanc ne cherche pourtant ni l'attention ni les honneurs et se fait un devoir de refuser tout billet de faveur. Elle souhaite simplement accomplir la mission qu'elle s'est lancée, soit «de faciliter l'accès au théâtre» aux gens qui l'entourent –au sens large de l'expression, cela va sans dire. Son mot d'ordre: «Il faut que tout le monde y gagne.»

Ainsi, lorsque Xavier Inchauspé, secrétaire général au sein de la compagnie Orange noyée, lui a expliqué que des achats massifs de billets à prix réduit pouvaient nuire à la



santé financière de modestes producteurs, l'amoureuse des planches a aussitôt instauré une nouvelle politique au sein de son réseau : lorsqu'un spectacle est produit par une petite compagnie, elle suggère à ses membres d'ajouter volontairement deux dollars au prix de groupe suggéré. Une proposition qui trouve systématiquement preneurs. Après tout, qui refuserait quoi que ce soit à une femme dont la foi en l'essentialité de l'art est aussi indéfectible que virale ?

Michel Vaïs

NORMAND DESMARTEAU, L'AMATEUR ASSIDU

Il a brièvement été question de lui dans *Jeu 86* (p. 158-161). Directeur d'école, Normand Desmarteau voyait déjà une trentaine de pièces par saison il y a 20 ans. Il a commencé à aller régulièrement au théâtre il y a 40 ans, a accéléré le rythme en prenant sa retraite et n'a ralenti que lorsqu'un accident l'a lourdement handicapé en 2011, au point où il ne peut plus se déplacer qu'à l'aide d'un déambulateur. Son épouse Ghislaine, qui l'accompagne et installe sous un de ses pieds une marche de soutien pour lui permettre de gravir les escaliers, a maintenant été sacrée « accompagnatrice », ce qui lui donne droit à l'entrée gratuite dans certains théâtres.

Ce qui l'allume le plus, ce sont les petites salles. Il ne va plus chez Duceppe ni au Rideau Vert, voit encore quelques pièces par saison au TNM, dont il a manqué le *Tartuffe* mis en scène par Denis Marleau, mais il en a enregistré la captation diffusée à Radio-Canada le 19 février. Il préfère s'abonner à l'Espace GO, à la Licorne, au Prospero, à l'Usine C, à cause du répertoire qu'on y présente, mais aussi en raison de l'accessibilité pour les handicapés et pour l'ambiance.

S'il se sentait « comme un intrus » dans ces salles il y a 20 ans, c'est parce qu'il se trouvait étranger à l'univers des personnages et des comédiens. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas : aller au théâtre demeure une fête pour lui et son épouse ; ils arrivent toujours tôt,

pour trouver un stationnement proche, et appréciant de voir s'animer le foyer, ce qui les prépare au spectacle. Cette ambiance est plus évidente dans les petits théâtres. À son regret, certains sont difficiles d'accès. Il cite la salle intime du Prospero, où il ne va qu'à l'occasion. La situation s'améliore, et le personnel collabore merveilleusement, mais il reste du chemin à faire.

Interrogé aujourd'hui, M. Desmarteau se souvient du premier théâtre qu'il a fréquenté avec bonheur: le Théâtre d'Aujourd'hui, rue Papineau, dans les années 1960. Il aimait surtout anticiper la manière dont on allait aménager l'espace dans la salle transformable. Il appréciait l'effet de surprise, même si, avec l'expérience de spectateur qui est la sienne, il reconnaît qu'il est plus difficile de le surprendre aujourd'hui. Il cite aussi *La Nuit des p'tits couteaux* de Suzanne Aubry, qu'il avait vue à la salle Fred-Barry en 1984, avec sa fille de 13 ans: la présence des acteurs mêlés aux spectateurs dans le foyer, en petits groupes de discussion comme dans une séance de thérapie de groupe, est demeurée inoubliable!

Il aime voir les metteurs en scène prendre davantage d'importance que jadis. À cet égard, il apprécie l'esprit d'aventure de Brigitte Haentjens, de Lorraine Pintal, de René Richard Cyr... aussi ne manque-t-il jamais leurs derniers spectacles.

En 2016-2017, Normand Desmarteau aura vu 47 pièces de théâtre, en incluant le FTA. ●

